

Communication de Monsieur Jacques Houtmann



Séance du 22 février 2013



Adelphe Sarron. Combats pour la France

En date du 24 juin 1996, le Maire Jacques Zimmermann et le Conseil Municipal de Mirecourt, après en avoir délibéré, décident à l'unanimité des membres présents ou représentés, de dénommer certaines voies de la ville qui se trouvent sans dénomination ou dotées d'une dénomination non adaptée.

C'est ainsi que nous relevons dans cette décision :

La rue Paul Hilaire (1906-1967) luthier

La rue Victor Audinot (1870-1943) luthier

La rue Ouchard, famille d'archetiers

La rue Jean Eulry (1907-1986) luthier

La rue Paul Demange, de sa véritable identité Petiddemenge (1901-1983), acteur né à Mirecourt ayant figuré dans 237 films et à ce titre, ayant participé à une époque du cinéma français

La rue Adelphe Sarron (1891-1970), Officier de la Légion d'Honneur, Médaillé Militaire, Croix de Guerre, Croix du Combattant Volontaire, Médaille de la Résistance, Chevalier du Mérite Militaire Chérifien.

La rue a été inaugurée et un hommage a été rendu à Adelphe Sarron au cours des manifestations de commémoration de la fin de la 2^{ème} Guerre Mondiale, le jeudi 8 mai 1997.

Il nous faut mentionner et remercier le Lieutenant-Colonel Marcel Grosskopf, décédé en 2011, initiateur de la dénomination de cette rue. Instituteur à Villers (3 km de Mirecourt) en 1941, il avait aménagé un astucieux système au tuyau du poêle de la salle de classe, et montait les couleurs françaises tous les matins devant nous tous, debout à nos pupitres ; les soldats allemands occupaient la région !

Mon intention n'est pas d'énumérer uniquement les batailles sur les fronts d'opérations des deux grands conflits auxquels Adelphe Sarron a participé, mais de démontrer que ses actions ont toujours été motivées par un état d'esprit tout à fait particulier, empreint d'honnêteté, de générosité et de naturelle simplicité. J'ose espérer que mon humble témoignage, en temps de paix, servira à assurer la pérennité d'actes héroïques d'un soldat exceptionnel, sachant pertinemment bien que le mot « oubli » sera toujours banni de l'histoire afférente aux deux guerres qui ont traversé le 20^{ème} siècle, grâce aux ouvrages d'excellents historiens spécialisés. Cependant une chronologie précise, basée sur des faits historiques avérés, dénués de toutes rumeurs plus ou moins vérifiables, en particulier en ce qui concerne la période 1939-1945 était indispensable. Connaissant personnellement la famille Sarron depuis des décennies, cette Communication m'a donc été énormément facilitée par les nombreux documents officiels et personnels fournis par celle-ci (Journal de sa fille Marie-Thérèse) ou en provenance de camarades de guerre, en particulier les carnets de route, les lettres ou témoignages comme ceux de son ami André Hospital.

Adelphe Joseph Théodore Sarron est né le 17 août 1891 au Saucet -de-Bretonvillers, Canton du Russey, village dominant la vallée du Dessoubre dans le Doubs. Son père, Charles Modeste et sa mère Marie Augustine Vieille (souvenons-nous de ce patronyme qui prendra une importance capitale dans la carrière militaire d'Adelphe), tous deux cultivateurs, avaient eu deux garçons morts à la naissance. Le couple accueillait en sa ferme la grand-mère Marie-Thérèse, femme de caractère, décédée à 94 ans, et qui se permettait encore de gifler son fils de plus de 70 ans ! Cette dernière faisait la moisson lorsqu'on vint lui dire en patois local : « Marie-Thérèse, vous aveï un gros bouban ». Elle cessa son travail, s'assit sur une gerbe de blé et dit : « Voilà le tronc qui portera les branches ! ». Une fille devait naître par la suite mais Adelphe était « le » garçon de la famille. Sa jeunesse se passa dans une ambiance heureuse, choyé et gâté par tous. En âge de fréquenter l'école à Bretonvillers, 3 kilomètres de marche aller-retour deux fois par jour étaient requis pour rejoindre la ferme au hameau du Saucet ; un arrangement fut décidé avec l'instituteur qui accepta de prendre le jeune homme en pension.

Adelphé lisait beaucoup, il aimait l'histoire et avait une passion pour Napoléon ; plus tard, un buste de celui-ci offert par sa fille cadette ne quittera jamais sa chambre. Il fut reçu second du Canton au Certificat d'Etudes, un an à l'avance et avec dérogation. On racontait dans la famille avec un certain humour qu'il chantait terriblement faux, ce qui lui avait coûté paraît-il la 1^{ère} place !! A l'oral, il a défendu le bilan de Napoléon face à l'inspecteur à qui il portait la contradiction - à la grande joie de son vieil instituteur - disant que le grand homme n'avait déclaré que deux guerres, l'une contre la Russie, l'autre contre l'Espagne, et qu'ailleurs il n'avait fait que se défendre. Nous avons déjà une idée du caractère volontaire et bien trempé du jeune homme.

Son rêve avait toujours été d'être militaire, il n'oublie pas que trois de ses oncles s'étaient battus à Vellechevieux (Hte. Saône) avec leurs propres armes, pour protéger l'armée de Bourbaki en retraite vers la Suisse ; deux sont morts au cours de cette bataille. Mais les revers de fortune de ses parents ont empêché Adelphé de poursuivre ses études et de préparer St. Cyr. Il travaille donc dans la ferme familiale.

Service militaire oblige, le 9 octobre 1912 il est incorporé comme soldat de 2^{ème} classe au 133^{ème} Régiment d'Infanterie, puis le 15 avril 1913 au 172^{ème} Régiment d'Infanterie, composé en grand partie de lyonnais, de francs-comtois, de vosgiens, de limousins et d'auvergnats ; il deviendra « son » Régiment pendant de nombreuses années. Pour mémoire, le 172^{ème} ne fut au début qu'une demi-brigade de bataille formée en 1794 avec des éléments de l'ex-Royal Darmstadt, et par des volontaires de la Marne, amalgame caractéristique qui consistait à mêler des militaires très disciplinés en provenance de l'ancienne armée royale, à des volontaires défenseurs de la nouvelle foi patriotique républicaine. Cette demi-brigade sera dissoute le 29 février 1796. Le 172^{ème} R.I. fut constitué en avril 1913 et c'est au cours de la revue de Longchamp du 14 juillet de cette même année que le Président Raymond Poincaré remit son drapeau au Colonel Brazier de Thuy qui, deux jours plus tard, le présentait au Régiment en charge de la Défense Mobile de la Place de Belfort.

Adelphé Sarron est sous les ordres du Lieutenant O'Sullivan et du Capitaine Boisson, officier hors pair ; malgré ce patronyme, O'Sullivan est français, il deviendra par la suite son ami.

Adelphé est promu au grade de Caporal le 21 avril 1913 et profite de son droit de sortie pour se rendre à l'aumônerie ; en rentrant, il rencontre plusieurs fois le Capitaine Boisson qui s'inquiète de le voir à la même heure et sur le même trajet, il le fait donc appeler :

« D'où venez-vous toujours à la même heure ?

« Du foyer mon Capitaine, (à cette époque il n'était paraît-il pas toujours très bien vu d'être un catholique pratiquant).

A la grande surprise d'Adelphe, le capitaine répondit : « C'est très bien mon ami, continuez ».

Le 1^{er} octobre 1913 il est promu Sergent et 10 mois plus tard, le 2 août 1914, la Grande Guerre éclate. Il est affecté à la 8^{ème} Compagnie, unité d'élite, toujours sous les ordres du Lieutenant O'Sullivan et du Capitaine Boisson.

Pour résumer, la situation dans l'est de la France au début des hostilités est assez difficile à gérer ; en effet, le 172^{ème} R.I. n'est pas groupé mais allongé, il est affecté à la défense des forts situés sur la ligne frontière franco-allemande qui va du Ballon de Servance jusqu'à la Suisse. Lorsque la première bataille se prépare, il sera cependant aidé par des éléments des 35^{ème} et 42^{ème} R.I.

Première Guerre Mondiale

Pour le début du conflit nous ne possédons pas de « Journal de Marche » du 172^{ème} Régiment d'Infanterie, mais un « Carnet de Route » qui donne un résumé succinct, d'une écriture au crayon, parfois difficile à lire, indiquant les différentes situations du Régiment au cours de la guerre.

Le 6 août départ pour l'Alsace et cantonnement à Autrage (Territoire de Belfort), puis le 7 la frontière est franchie à Reppe et pénétration en Alsace où des avant-postes sont établis pour la nuit du 7 au 8 août. Première prise de contact avec l'ennemi qui recule, et le 8 août vers 18 heures, c'est l'entrée triomphale à Mulhouse, musique en tête, sous l'accueil délirant de la population. Les soldats cantonnent en plein centre-ville dans des usines de la Société Alsacienne. Le 9, emplacement de réserve à Dornach, un quartier de Mulhouse, puis vers 18 heures l'ordre est donné, « sac au dos », de se porter en avant sur le plateau de Rixheim à environ 4 km à l'est de Mulhouse. L'ennemi s'était replié sur les coteaux, caché dans les champs de houblon et les vignes, c'est à cet endroit que le premier grand engagement se produit. Une véritable souricière, au son des fifres allemands et du clairon français, baïonnette au canon, contre un ennemi dix fois supérieur en nombre et qui contre-attaquait furieusement. Ce baptême du feu eut un effet brutal physiquement et psychologiquement sur les jeunes soldats. Adelphe Sarron se portant à l'avant, certains soldats derrière lui pris de peur et de panique se mirent à tirer, il leur crie « arrêtez bande de lâches, vous tuez des français ». (Au cours de la nuit, la bataille se poursuivant au cœur du village, les soldats allemands s'entretuèrent par surprise !).

Toujours à l'avant, vers 19 heures, Adelphe est blessé une première fois mais continue à se battre à la tête de son peloton. La nuit est venue. C'est alors qu'un

ordre inattendu parvient, « demi-tour, baïonnette au canon, colonne par 8, pas de gymnastique » (André Hospital), les troupes françaises doivent se replier car un corps d'armée allemand venant de Strasbourg et se dirigeant vers Cernay, (à 12 km à l'ouest de Mulhouse), menace de les contourner. À la 8^{ème} Compagnie, les pertes sont assez légères et le Sergent Sarron, malgré sa blessure, charge toujours en tête et en pleine nuit sur les mitrailleuses allemandes (il s'agissait de la mitrailleuse Maxim MG 08, d'origine américaine, dont le Kaiser avait voulu absolument équiper son armée); il est 21 heures 30 lorsque le Sergent est grièvement blessé, touché à l'épaule, au thorax et aux reins, il s'écroule sans connaissance. Les français reculent, le Sergent Sarron reste sur le terrain. Pour ses camarades, pour l'ennemi, il est un mort, un disparu parmi d'autres de ce terrible affrontement. Il se souvient avoir repris brièvement connaissance et d'avoir aperçu des allemands autour de lui, puis à nouveau ce fut le grand trou noir. Combien de temps est-il resté ainsi, combien d'heures se sont-elles écoulées? Il reprend à nouveau connaissance et voit un allemand penché vers lui, il a un mouvement de recul, le soldat allemand est un médecin militaire qui lui dit en excellent français : « Ne craignez rien, il suffit que vous soyez blessé pour être mon meilleur ami ». Il est évacué vers l'hôpital de Mulhouse, la ville ayant été reprise par l'ennemi ; il y sera très bien soigné par des religieuses allemandes qui ne manquaient cependant pas de railler cette première défaite des français en disant aux blessés : « Bientôt, Pariss kaput ! », mais lorsque l'avance allemande fut stoppée, les français l'ayant appris, demandaient tous les jours aux religieuses : « Alors, Pariss pas kaput ? ». Toute la captivité d'Adelphé Sarron se passa à l'hôpital. Ses blessures étaient très graves, en particulier celle à un rein qui était en très mauvais état; nul ne sait par quel miracle il survécut, les médicaments appropriés n'étant pas encore découverts. Le 31 juillet 1915, les allemands décident de l'échanger comme grand blessé contre d'autres blessés allemands, via la Suisse.

Entre temps, il avait obtenu sa première citation à l'Ordre de l'Armée : Ordre de la 57^{ème} Division n°2 du 8 novembre 1914 :

« A été blessé au moment où, entraîné par son élan et précédant de loin sa demi-section il pénétrait dans le village de Rixheim. Sous-officier d'une grande énergie a fait preuve le 9 août 1914 d'une superbe bravoure en se portant à l'attaque des lignes allemandes. Blessé au cours de l'action a continué à entraîner son peloton jusqu'au moment où, atteint d'une seconde blessure grave, il perdit connaissance ».

Dès son retour en France il séjourne à l'hôpital de Belfort où les médecins sont inquiets de l'état de ses blessures et lui font comprendre qu'il n'y a rien à espérer, il est incurable, cependant ceux-ci lui donnent malgré tout un espoir de survie de 10 ans !

Nous n'ignorons pas que, d'après les Accords de La Haye, les grands blessés rapatriés ne doivent absolument pas rejoindre le front ; il parvient à se faire affecter à l'instruction d'une jeune classe d'appelés, au dépôt du 172^{ème} R.I. transféré à Montluçon. Il s'ennuie et ne conçoit pas que ses camarades se battent et ne peut se contenter de ce travail d'instructeur, il est avant tout un soldat combattant. Il va donc essayer par tous les moyens de reprendre du service actif, cherchant des appuis parmi ses connaissances, il demandera même celui de son Député et pourra enfin rejoindre son Régiment, le 172^{ème}, fin juin début juillet 1916, c'est-à-dire au cours de la bataille de Verdun et les combats dans le secteur Tavannes-Damloup. A la demande de son ami le Capitaine O'Sullivan il est affecté avec celui-ci à la 2^{ème} Compagnie. Mais quel stratagème pour parvenir à ses fins : il prendra le nom de Edmond Marcel Vieille (patronyme de sa mère) ; il faut avouer qu'un faux état-civil était assez osé en période de guerre ! A partir de ce moment il avait, disait-il, la « baraka », se moquant quant à lui du danger, tout en faisant scrupuleusement son travail en épargnant ses soldats.

Après un court séjour de repos dans le Sous-Secteur de St Waast, faubourg de Soissons, c'est le départ pour l'offensive de la Somme. Le 17 septembre 1916 la ligne de front avancé occupe environ 1200 mètres, au sud de la route de Cléry, à la Ferme de Bois Labbé. Le 25 septembre, les tranchées allemandes sont prises, les défenseurs de Bois Labbé font de nombreux prisonniers dont un bon nombre d'officiers. Le régiment occupe à plusieurs reprises le secteur de Bouchavesnes et le secteur du Bois de l'Aiguille. Le 27 septembre 1916, après deux jours de combats acharnés et de bombardements intenses, l'ennemi se lance à l'assaut mais est repoussé, le 172^{ème} s'empare des tranchées ennemies. Suivant la formule consacrée à l'époque : « L'artillerie conquiert, l'infanterie occupe ». C'est à André Hospital que nous devons ces réflexions, à la fois concernant cette période de guerre, mais également sur l'état d'esprit et le comportement de son ami Sarron. Je cite :

« Nous sommes au Bois Labbé, assis dans la tranchée au coude à coude ; nous bavardons je ne sais sur quel sujet, mais j'affirme qu'il n'est nullement question de ce qui se passe autour de nous !! Lorsque brusquement un marmitage de 130 et de 210 m/m se déclenche, d'une intensité telle que je n'en avais jamais entendu nulle part jusqu'à ce jour. Par miracle, tous ces obus tombent à quelques mètres seulement, devant et derrière la tranchée. Sous ce bombardement notre conversation continue. Je fus profondément ébahi de voir Sarron, tranquille, calme comme à la terrasse d'un café. Ayant l'oreille particulièrement exercée à ces bombardements, qui avaient une signification, tout en entretenant la conversation je me rends instantanément compte que les obus ne tombent plus devant la tranchée mais tous derrière : le tir est allongé, l'ennemi va

attaquer ! – ils arrivent à 30-40 mètres. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, tous les hommes sont à leur poste de combat pour les recevoir. Mon camarade Sarron s'efforce avec la plus grande volonté de grimper par-dessus le parapet. Je m'accrochai de toutes mes forces à son corps, à son équipement ; j'eus beaucoup de peine à l'en empêcher, c'eut été la mort certaine ».

Toujours sur la Somme, Adelphe Sarron part en reconnaissance avec un soldat et un sous-officier ; ces deux derniers n'ont pas le moral et ils ont peur. Il décide de laisser le soldat dans un poste installé dans une ferme et le sous-officier dans un poste avancé ; il fait seul sa reconnaissance et malheureusement, au retour, il découvre que le poste avancé a été bombardé, il n'en reste rien ; la ferme a été incendiée et il n'en reste rien non plus.

Le 10 novembre 1916 il est promu sous-lieutenant « à titre temporaire », décision prise certainement en raison de sa situation irrégulière. Il est cité à l'Ordre de l'Armée le 20 décembre 1916 : « Le 24 novembre 1916, alors que nos tranchées étaient violemment bombardées, a réussi, avec quelques volontaires à pénétrer dans les lignes allemandes, a ramené des prisonniers ; les renseignements recueillis ont permis de briser une contre-attaque que l'ennemi a déclenchée au petit jour ». Signé : Fayolle.

Le 16 janvier 1917 la Médaille Militaire lui est conférée sous le nom de Vieille, avec attribution de la Croix de Guerre avec Palme. Le rectificatif comportant son véritable patronyme sera mentionné plus tard sur la Citation.

C'est avec regret qu'il doit quitter son cher 172^{ème} R.I. le 23 janvier 1917 pour le Maroc ; il est affecté au 2^{ème} Bataillon d'Infanterie légère d'Afrique qui, sous les ordres du Commandant Lafforgue, doit soutenir de durs combats contre des dissidents, notamment dans son avance vers Bekrit (moyen Atlas) le 15 mai 1917 et le 8 juillet 1917 vers Scourra et Tarzout où, durant 7 heures le combat à la baïonnette est acharné. Le climat est exécrable, d'une part la brume, et d'autre part le sirocco qui rend les canons et mitrailleuses pratiquement inutilisables. Le 2^{ème} Bataillon « qui a fait preuve de qualités guerrières de tout premier ordre » est félicité ; Adelphe Sarron obtient une citation à l'ordre de la Division. Le 3 août 1919, le Gouvernement Chérifien lui décernera la Médaille du Mérite Militaire Chérifien, suite à son comportement lors de la bataille de Scourra ; cette distinction comportant une pension annuelle de 60 francs. Selon ses propres paroles, il mène une vie passionnante, faisant face aux attaques, ou rezzous des insoumis, aux frontières marocaines. Il est promu Sous-Lieutenant à titre définitif le 7 avril 1918 et reprend son nom véritable, suite à sa nomination dans l'encadrement du 10^{ème} Bataillon de Tirailleurs Marocains. Il sera instructeur à Mecknes.

Le 27 juin 1918, il part en renfort aux armées, en France, après avoir supplié son Colonel de ne pas faire mention de son statut de « grand blessé » et de le laisser partir au front avec ses hommes.

Un repos bien mérité s'imposant, la Compagnie descend du front et arrive à They-sous-Montfort (Vosges) pour un mois, c'est dans ce village qu'Adelphe Sarron rencontre sa future épouse, Céleste Voiry. En 1914 les médecins lui avaient donné une survie de 10 ans ; en 1925, jugeant que les 10 années étaient amplement passées, il reviendra à They-sous-Montfort pour épouser Céleste.

Après toutes ces années de lutte pour la France, je pense que nous nous souviendrons toujours de cette photo célèbre parue dans le journal « L'Illustration », où nous voyons, à Huningue le 21 novembre 1918, Adelphe Sarron présenter le fanion de son unité aux eaux du Rhin. Il termine cette première guerre comme Lieutenant au 2^{ème} Régiment de Marche des Tirailleurs Marocains.

Il est promu Chevalier de la Légion d'Honneur le 25 septembre 1929 et pour sa bravoure au combat il obtient la Croix du Combattant volontaire le 12 mai 1937.

Après la guerre, il s'installe à Mirecourt, car ses blessures sont un terrible handicap pour reprendre la culture dans la ferme familiale du Doubs ; l'épaule droite est toujours d'une grande raideur et Adelphe souffre d'une albuminurie chronique. Il sera représentant en vins. Officier de réserve très actif et militant politique, toujours prêt à servir, il est rappelé à l'activité le 24 septembre 1938 puis renvoyé dans ses foyers le 3 octobre 1938. « Pessimiste, il n'apprécie guère les reculades et tergiversations des politiques face à la menace venant d'outre-Rhin. Admirateur du Colonel de Gaulle, il adhère déjà à ses vues et lisait ses écrits » (M.T.Sarron).

Deuxième Guerre Mondiale

Officier de réserve, il est rappelé à nouveau à l'activité par mesure spéciale le 25 août 1939. Affecté à l'arrière dans un régiment de protection il s'ennuie terriblement. Il sera ensuite commandant d'un camp de prisonniers à Château-Salins, puis commandant d'un peloton d'E.O.R du service de santé à Toul. Adelphe va donc essayer de tout mettre en œuvre pour se retrouver dans une unité combattante. Un groupe de lance-flammes antichars vient d'être créé, on demande évidemment des volontaires car cette arme est dangereuse à manier ; avec quelques hommes, seuls deux officiers se sont portés volontaires : un sous-lieutenant polonais et le Capitaine Sarron. (Il avait en effet été promu Capitaine de réserve le 4 juin 1940). Il est rattaché avec 120 stagiaires venant de Bois l'Evêque au 51^{ème} R.M.I.C. commandé par le Lieutenant-Colonel de Reviers de Mauny. Il est parti à pied avec ses hommes, par la route, au grand

étonnement de la population qui se sauvait, voyant l'armée française en rang et en ordre, fait rare car depuis quelques jours c'était la grande débâcle. Selon Roger Bruge, les ordres et les contre-ordres se succèdent, le Général Poisot déclare que des centaines de soldats stationnent ou traversent Charmes, «à la recherche de leur régiment». Le 15 juin à 22 heures il doit défendre le pont de Charmes, le 16 il exécute des reconnaissances répétées entre Charmes-Epinal, Charmes-Dompaire, Charmes -Mirecourt-Neufchâteau, et assure une liaison constante avec le P. C. du 20^{ème} Corps. Pour remplir ces diverses missions et sur l'ordre du Capitaine d'Etat-Major, il a réquisitionné à la Mairie de Charmes six voitures de tourisme. La défense du pont fut menée héroïquement par Adelphe Sarron qui est cité à l'Ordre du Corps d'Armée, je cite : «Au cours du combat de Charmes du 20 juin 40, a été d'un bel exemple de bravoure et d'audace. A la tête de quelques hommes, à deux reprises s'est jeté sur des éléments ennemis qui menaçaient le poste de Commandement du Bataillon, les obligeant à se replier en leur causant de lourdes pertes en hommes et en matériel». Dans une lettre à son épouse, il a résumé ces journées dramatiques : «Le 20 juin à midi j'étais chez Mr. Toussaint quand le bombardement de Charmes a commencé, bombardement qui a duré jusqu'à 18 heures. Les Allemands nous ont pris à revers, après avoir enlevé la forêt que nous croyions solidement tenue par nos troupes ; le Colonel a fait contre-attaquer la colonne motorisée ennemie par une section de chars de 1917, lents et mal protégés. J'ai donc contre-attaqué avec les chars, deux sur trois sont rapidement hors de service. Un char mitrailleuse qui me précède avec une trentaine d'hommes arrive à dégager le passage à niveau de la route de Damas vers le cimetière américain. Nos hommes sont superbes. La colonne motorisée ennemie est bousculée. Un bataillon (7 à 800 hommes) abandonne au moins 80 side-cars et motos, 12 auto-chenilles blindées, une auto-mitrailleuse ou deux, un canon anti-chars, des mitrailleuses etc... A la fin de la contre-attaque il y avait une auto-mitrailleuse, un lieutenant du 51^{ème} colonial, un petit Caporal-chef dont le char était en panne et qui avait pris un fusil pour nous rejoindre, et moi. Tu vois, 3 fusils et un vieux char démodé. (Les autres éléments avaient dû faire face à d'autres objectifs)... Ah ! si partout en France leurs colonnes motorisées, rapides, avaient été ainsi reçues !». (Fin de citation).

Tombant aux mains de l'ennemi sur la route de Portieux à Morville dans la nuit du 20 au 21 juin au cours d'un essai de percer les lignes allemandes, il est fait prisonnier avec ses valeureux soldats.

Adelphe se retrouve à l'Oflag XIII A à Nüremberg. Pour occuper son temps il y apprend des éléments de droit. Officier ancien combattant, il est rendu relativement vite à la vie civile, rapatrié par le centre de Châlons puis démobilisé par le centre d'Epinal le 11 août 1941. Il retrouve enfin sa famille.

La Résistance

« Point n'est dur d'être officier, le plus difficile est de savoir rester un homme ». Certes, il était un chef strict quant à la discipline, il aimait ses soldats qui le lui rendaient bien en ayant une entière confiance en lui. De son séjour au Maroc, il était rompu à la guérilla et se retrouvait ainsi au Maquis dans la situation inverse. Il disait souvent que « c'était une victoire pour une armée clandestine de gêner une colonne ennemie et de la retarder ou de saboter un point stratégique, mais une défaite de perdre des hommes ».

Sa fille aînée mentionne dans son journal : « A sa grande joie, il avait trouvé à Mirecourt un nid de gaullistes comme il ne pouvait en espérer un ». C'est avec son ami Jules Lécuyer, architecte à Epinal, rencontré aux cours de perfectionnement des Officiers de Réserve, qu'il s'engage dans la résistance. A la Libération, Lécuyer dirigera le bureau de Sécurité Militaire.

Il y avait deux Maquis, celui de Schemberg (Vittel), et celui de Mirecourt qui avait son point de ralliement à la ferme « La Chouette » au lieu-dit La Malhaye. Ces Maquis étaient divisés en « Centaines » (unités ne comportant pas obligatoirement 100 maquisards), Adelphe y retrouvera Marcel Grosskopf et Albert Voilquin (futur Sénateur).

Il y mènera deux actions, qui de fait se complètent :

Après avoir repris son nom d'emprunt (Vieille), il s'engage dans le réseau « Mithridate », dont le responsable régional est l'Adjudant-Chef de gendarmerie Joyeux, alias « Camille ». Le réseau a été fondé en juin 1940 par le Dr. ès sciences Pierre Herbinger, qui avait fréquenté les Facultés de Strasbourg et de Nancy. C'était un réseau franco-britannique comprenant environ 1987 membres, et qui émanait du Secret Intelligence Service (M16), chargé de protéger le pays d'attaques terroristes venant de « l'extérieur » et surtout d'espionner les activités étrangères. (Le M15 avait pour mission de protéger le Royaume-Uni de toute attaque « intérieure »). Le Général de Gaulle avait créé le Bureau Central de Renseignements et d'Action (BCRA) en 1940, avec à sa tête le Capitaine de Wavrin, alias Passy ; les débuts furent difficiles car la longue formation d'agents se faisait évidemment en Angleterre et ceux-ci, parachutés en France, étaient souvent capturés. Les instances supérieures britanniques ayant une confiance limitée en l'efficacité du BCRA, ont donc préféré et opté pour le réseau Mithridate, parfaitement structuré et opérationnel sur le sol français. Le BCRA sera fusionné à la Direction Générale des Services Spéciaux en 1943. Il y avait quatre Secteurs dans les Vosges et Adelphe Sarron fera partie du Sous-Secteur de Mirecourt. Il a pour mission la surveillance : du trafic ferroviaire, du trafic routier, des postes d'écoute dans la région, du poste de repérage de Ménil-en-Xaintois, des Hôtels à Vittel et Contrexéville. D'autre part « le contre-espionnage devait

être mené efficacement car de nombreuses antennes avaient été laissées sur place par le Consulat Allemand d'Epinal» (Lécuyer). Un terrain de parachutage allié se situait au sud-ouest de Mirecourt et la récupération des armes n'était pas sans risque. (Churchill avait enfin décidé d'amplifier les parachutages le 1^{er} février 1944 et avait confirmé cette décision à d'Astier de la Vigerie. Il est estimé qu'environ 420.000 armes ont été parachutées en France entre 1941 et 1944, la plus grande partie dans la zone Rhône-Alpes ; un pourcentage assez conséquent est malheureusement tombé aux mains de l'ennemi).

Les deux filles d'Adelphé, Marie-Thérèse et Jeanne, seront également agents du réseau ; Marie-Thérèse se déplace le plus souvent à bicyclette pour acheminer dans des circonstances pénibles et parfois périlleuses, les renseignements qui sont ensuite centralisés à Nancy via Epinal. Elle recevra d'ailleurs la Médaille de la Résistance pour avoir pris, en compagnie de sa mère, une part active à l'évasion de 17 prisonniers de guerre français dès 1941. Comme membre des Forces Françaises de l'Intérieur elle sera citée à l'Ordre de la Brigade et recevra la Croix de Guerre avec étoile de bronze, je cite : « Le 4 septembre 1944 (*elle avait 16 ans*), doit sortir de Mirecourt que les allemands venaient de réoccuper en force, après y avoir subi des pertes les jours précédents. Toute circulation est interdite en ville dont les issues sont sévèrement gardées. Bien qu'arrêtée et fouillée, parvint à s'échapper pour remplir sa mission, traverse le Madon sous les coups de feu d'un poste allemand. Le même soir, trompe de nouveau la surveillance des postes ennemis pour pénétrer en ville et apporter au chef de zone les instructions du commandant du groupement, concernant le parachutage du lendemain 5 septembre 1944», fin de citation.

Adelphé Sarron fait également partie d'une filière de passeurs. Comme il peut relativement se déplacer sans trop d'ennuis, du moins au début, il sert de maillon pour l'acheminement de prisonniers en fuite et résistants en danger chez un de ses anciens fermiers, à Levier dans le Doubs, pour les faire passer en Suisse. La filière sera par la suite démantelée par la Gestapo.

Vers la fin avril 1944, un B17 et un B24 américains sont abattus dans le nord de la France, deux membres d'équipage, Joseph Alexander Rhodes et Peter M. Clark sont aidés par la Résistance locale. Après un parcours aux péripéties inouïes ils arrivent à Aboncourt dans les Vosges et sont pris en charge par Paul Druaux qui les conduit dans sa bétailière chez la famille Sarron à Mirecourt. Selon Joseph Rhodes, le voyage a été mené avec une certaine imprudence, car les haltes dans les cafés étaient fréquentes et Paul Druaux disait en entrant « moi, j'ai deux américains, les voilà... » Les deux aviateurs ne pouvant plus être acheminés vers la Suisse, ils durent attendre la venue de leurs compatriotes et rester vigilants, dormant tantôt chez la famille Sarron, tantôt au maquis.

Un parachutiste corse avait été également « récupéré » par la famille et celle-ci avait parfois bien du mal à nourrir tout ce monde, car il y avait également des personnes « de passage ».

Alors que Mirecourt est enfin libérée par les Américains, les Maquis participent en colonne avancée devant les chars à la libération de Remoncourt et jusqu'à Mattaincourt, l'Armée Leclerc se dirigeant vers Darney. Ces Maquis furent intégrés à un Régiment américain et transformés en une petite unité de Chasseurs, avec à leur tête Adelphe Sarron (Journal de M. T. Sarron). A Rambervillers, malgré l'hésitation de certains, il passe devant et entraîne les hommes à sa suite, évitant ainsi le bombardement habituel par canon des Américains avant l'assaut final. Il sera cité à l'Ordre de la Division le 17 juillet 1945 pour le motif suivant : « Est au maquis un précieux auxiliaire du Commandant du Groupement 1 des Vosges, toujours volontaire pour commander les expéditions périlleuses. Officier remarquable par son sang-froid, fait toujours preuve, malgré son âge, d'une activité inlassable. Le 14 septembre 1944, pris dans une embuscade à Remoncourt, s'en dégage avec sang-froid et abat le même jour les servants d'un canon anti-chars. Le 30 septembre donne crânement l'exemple en avançant debout en tête de ses hommes à l'attaque de Rambervillers sous un feu violent d'armes automatiques. La présente Citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre avec Etoile d'Argent. Signé : Colonel Grandval Commandant la 20^{ème} Région Militaire.

Ce qui est stupéfiant, comme le mentionne la citation, c'est son grand âge certes, mais la lecture de son bulletin de santé de l'époque est encore plus édifiant : « Néphrite chronique albuminurique-urée 2, 81.

Arthrite épaule droite. Ankylose avec omoplate mobilisante. Disparition de la tête humérale, importante condensation osseuse sous-jacente, éclats métalliques.

Cicatrices sacro iliaques = mobilisation de hanche subnormale, douleur et fatigue à la marche. Aggravation incurable ».

La ruée vers l'Alsace se poursuit, un retour au fleuve symbole des deux conflits et la photo souvenir de la deuxième reconquête s'imposent. A Huningue Adelphe Sarron présente le fanion du 29^{ème} Bataillon de Chasseurs à Pieds aux eaux du Rhin; le cercle est refermé, 37 ans après 1918.

Les troupes françaises occupent Pirmasens (Rhénanie-Palatinat), Adelphe entretient des relations amicales avec un des responsables des usines de cuir de cette ville qui s'était également battu sur la Somme. Celui-ci l'appelait « mon vieux camarade de Bouchavesnes ».

Il sera rayé des cadres le 17 août 1946 et admis à l'honorariat le 30 mars 1947. Officier de la Légion d'Honneur le 3 octobre 1949 et Croix du Combattant Volontaire 1939-1945 le 4 mars 1951. Il sera honoré par un certificat de gratitude du Gouvernement Américain signé de la main du Général Eisenhower, pour son aide apportée à l'évasion de soldats et d'aviateurs ; le même certificat de gratitude lui sera décerné par Sir Arthur William Tedder, Maréchal de l'Air en Chef des Forces Expéditionnaires Alliées. Mais tous ces témoignages de reconnaissance ne modifieront jamais son attitude d'homme modeste. Je cite à nouveau son ami André Hospital : « Il ne parlait jamais de lui ni de ce qu'il avait fait. Le « moi » n'existait pas dans son vocabulaire. Pour savoir quelque chose il fallait le questionner et cette obligation ne lui plaisait guère. Il avait le plus profond respect de la personne humaine et des opinions de chaque individu. Il ne connaissait que la rigide ligne droite, le Devoir ».

Le « tronc » a effectivement porté ses branches :

Jeanne, la fille cadette épousera Pierre Lotte, fils de François, archetier à Mirecourt ; il servira dans les parachutistes du 11^{ème} Choc et leur fils Denis, Lieutenant-Colonel du Génie s'est retiré dans la ferme familiale du Saucet. C'est lui qui dévoilera la plaque lors de l'inauguration de la rue qui porte le nom de son grand-père.

Marie-Thérèse épousera le Docteur Jean Bonneville, ORL à Nancy ; leur fils Nicolas a commandé le Peloton de Gendarmerie de Haute Montagne de Chamonix (le fameux PGHM), il est actuellement Lieutenant-Colonel à Cayenne responsable d'Etat-Major, après avoir au début de son séjour pourchassé les orpailleurs locaux. Tous les autres petits enfants mâles sont Officiers de Réserve et son arrière petit-fils Edouard est Médecin Militaire.

Après avoir eu la douleur de perdre sa chère épouse en 1950, il quittait sa famille et ses amis, à l'heure précise où l'angélus de 6 h 30 sonnait à l'église de Mirecourt, le 15 août 1970. Il fut inhumé le 17, jour de son 79^{ème} anniversaire.

Quand bien même nous ne pouvons oublier et accepter les horreurs de toute guerre, nous devons toujours honorer ceux pour qui le Devoir au combat fut une règle de vie. Aussi, c'est dans un esprit d'apaisement et surtout d'espoir, que je terminerai par cette citation extraite du Requiem Allemand de Brahms : « Ja der Geist spricht, daß sie ruhen von ihrer Arbeit ; denn ihre Werke folgen ihnen nach ». *Oui dit l'Esprit, qu'ils se reposent de leur labeur ; car leurs œuvres les suivent.* (Apocalypse, Chapitre 14).